

AU PENSIONNAT DE BELLEVUE

LE 6 FÉVRIER 1902

Il est sept heures. Aux accords plaintifs d'une marche funèbre, le cœur brisé, l'âme en deuil, nous entrons dans notre chapelle d'ordinaire si gracieuse dans ses décors, aujourd'hui drapée de noir et triste comme la famille qu'elle réunit. Les lustres de la nef et les flambeaux du sanctuaire projettent leur tremblante lumière sur les sombres tentures et nous font lire sur une des galeries latérales : « Ma part à moi, c'est le Seigneur. » Sur l'autre : « Mère, au ciel n'oublie pas tes enfants. »

L'autel, sous son voile violet offre aux regards une croix blanche surmontée de ces mots : « Ego sum resurrectio et vita. » L'orgue se tait, quand les ministres de l'autel entrent au sanctuaire. C'est d'abord l'officiant, prêtre vénérable, portant la blanche couronne, formée plutôt par les soucis et les labeurs de son ministère que par les ans : à peine est-il sexagénaire. Il ne nous est pas étranger : digne frère de la mère que nous pleurons, M. l'abbé Gauvreau, curé de Saint-Roch, n'est pas à sa première preuve de sympathique bienveillance envers notre pensionnat. Aussi son nom se place-t-il tout naturellement sous ma plume, dans cette page à la mémoire de notre chère et regrettée mère Sainte-Fortunate.

M. l'abbé Maguire, ancien aumônier de Bellevue, curé actuel de Sillery, l'assiste comme diacre, notre aumônier, M. l'abbé Taschereau, comme sous-diacre ; et le saint sacrifice commence : « Requiem æternam dona eis Domine, » disent en harmonie et les cœurs et les voix, et les instruments de musique. Les yeux se remplissent de larmes : « Oui, Seigneur, donnez à notre mère ce repos éternel si bien mérité. Souvenez-vous de sa vie de sacrifice et d'immolation, de sa tendre piété, de son amour pour la faible enfance. Couronnez-la de gloire, rassasiez-la de vos célestes voluptés. »

La messe se continue : « Vere dignum et justum est, » chante d'une voix douce et ferme à la fois le prêtre qui sacrifie pour sa sœur bien-aimée. A l'autel, en effet, le prêtre est un autre Jésus-Christ, et je ne m'étonne pas que rien ne trahisse l'émotion.